

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 23

Artikel: Le petit gars aux cheveux de chanvre
Autor: Foley, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253890>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

✦ ✦ POUR LA FAMILLE ✦ ✦

PARAISANT

A PORRENTUUY



N° 23

Supplément du Dimanche 5 juin

1904

SANTA MARIA DELLA TORRE

(Suite et fin)

Arrivés sur le perron, la religieuse étendit la main à la droite de l'édifice.

— Voyez, lui dit-elle.

Des bâtiments rustiques se dressaient là, au centre d'une pelouse close de murs où grimpaient des treilles et traversée par un ruisseau dont le bruissement arrivait, harmonieux et joyeux, à l'oreille des deux femmes. Dans la cour antérieure, sur la pelouse, erraient des volailles de toute espèce, gambadaient des moutons, des chevreaux et des lapins, et passaient, graves comme des philosophes parmi les écoliers, des bœufs, des vaches et des veaux. Derrière les bâtiments, se devinait un potager, un jardin d'agrément et un verger dont les arbres étaient chargés de fruits.

— C'est le paradis, murmura la veuve émerveillée.

— C'est notre métairie, dit la supérieure. La femme de notre chévrier, le vieux Tito, la dirigeait... Elle est morte il y a six mois. Je vous demande de remplacer cette honnête femme.

Une flamme passa dans les yeux de la veuve.

— Ah! madame, vous ne me connaissez point. Pourquoi cette proposition qui m'enchanté et me bouleverse à la fois?

— Je vous connais. N'êtes-vous pas Lorenza Franca.

Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et s'agenouillant devant la religieuse :

— J'ai bien été ce que vous dites, madame; mais je ne suis plus que la veuve du brigand Fabio Torrente. Le voulez-vous encore?

La supérieure abaissa sur elle son regard chargé d'on ne sait quelle expression d'affliction farouche; mais elle fit un effort; cette expression disparut; le regard devint tout brillant de sérénité et de miséricorde.

— Oh! je vous reconnais! s'écria la veuve. Malheur, malheur sur moi!

La religieuse lui tendit la main :

— Oui, je suis la fille du marquis Ubaldo... Relève-toi, pauvre femme, et essayons d'oublier nos douleurs et nos deuils.

Et, l'entraînant à la chapelle où retentissaient les premières notes du *Dies iræ* :

— Prie pour mon père, ajouta-t-elle. Moi je prierai pour ton mari.

Alexis MEUNIER.

LE PETIT GARS AUX CHEVEUX DE CHANVRE

Cette nuit-là, les gars de Saint-Aubin, de Neuil et des Aubiers, s'étaient rassemblés au carrefour du petit bois. Forêt faisait l'appel et distribuait la poudre, tandis que M. Henri, inspectant les rangs à la lueur d'une torche, disait à l'un et à l'autre de bonnes paroles.

Tout-à-coup il s'arrêta, surpris et fâché, devant un jeune garçon aux cheveux de chanvre, aux yeux de fleurs de lin, qui, en haillons, pieds nus, brutalement repoussé, s'efforçait de prendre place entre deux Vendéens.

« Que veux-tu ? » demanda sévèrement M. Henri.

Le petit gars sourit, hocha narquoisement la tête et dit de sa voix guillerette :

« Je veux partir avec vous, m'sieur Henri. On m'a dit que vous faisiez la guerre pour le bon Dieu et que tous ceux qui avaient de la croyance pouvaient en être. Alors, moi, je suis venu.

— Tu gouailles apparemment ? Il nous faut des hommes, non des enfants. Quel âge as-tu ?

— Je ne suis plus un enfant, m'sieur Henri ; je vas sur mes quatorze ans. »

M. Henri se défendit d'un attendrissement dans un accent plus rude :

« Va-l'en chez toi !

— Je ne sais plus le chemin.

— Tu l'as su pour venir.

— Oui, mais pour m'en retourner je pleurerai trop : je ne verrai plus où je vas !

— C'est que je ne te connais pas, petiot !

— Oh ! moi qui vous connais si ben, m'sieur Henri ! Là-bas, sur la colline où je gardais mes brebis, en vous voyant passer avec votre grand feutre à panache, votre ceinture blanche et les longues basques de votre habit qui claquaient dans la brise, je me disais comme ça : « Est-il brave et beau, ce m'sieur Henri ! Quand je serai grand, je le choisirai pour maître. Où qu'il ira, j'irai ; s'il y a du danger pour lui, faudra qu'il y en ait pour moi ! »

En voyant le jeune chef ému, le petit berger joignit ses mains roussies :

« Emmenez-moi, m'sieur Henri, emmenez-moi ! J'en ferai le plus que je pourrai, et j'en ferai toujours ben autant que je suis gros !

— Tu n'as seulement pas ta faucille !

— Oh ! je ne veux plus de faucille, je veux un mousquet. Les patauds n'en manquent pas : y en aura ben un qui me cédera le sien de bon ou de mauvais gré.

— Soit ! Je t'emmène. Mais, tant qu'il nous restera des hommes pour combattre, je n'exposerai pas les enfants à la mort. File à l'arrière-garde : on te donnera de la besogne aux attelages et aux caissons. Et que je ne te reprenne pas à flâner dans les rangs ! »

Le petit gars s'éloigna lentement, la tête basse, quêtant de son regard bleu une meilleure parole. Mais déjà M. Henri ne pensait plus à lui. On éteignit la torche à coups de sabots, et l'on se mit en route.

II

La troupe allait en silence par les bois. M. Henri marchant le long de la colonne, continuait d'encourager ses hommes. L'un d'eux mordait à si belles dents dans son pain bis, que le jeune chef en eut faim et demanda un morceau. Il le mangea de bon cœur, et les gens furent contents. Cependant une pâle clarté d'aube dorait la cime des arbres. On approchait de Vrines. M. Henri rejoignit l'avant-garde et aperçut aux premiers rangs, le fusil sur l'épaule et emboitant crânement le pas des hommes, le petit berger aux cheveux de chanvre. Le chef l'interpella :

« Comment es-tu ici après ce que je t'ai dit ?

— Excusez, m'sieur Henri, on est trop mal derrière : on ne voit rien, on avale toute la poussière des autres.

— Qui l'a donné ce fusil ?

— C'est Lucteau de Cerqueux, m'sieur Henri. Il était si malade, le pauvre grand, qu'il en trébuchait à chaque pas : il avait quasiment le *tourgis* comme les moutons. Je le guettais depuis le départ. « Lucteau, que je lui ai dit, Lucteau, donne-moi ta place, je te porterai ton fusil. » Ça y a pas fait de peine ; moi, ça m'a fait plaisir. »

M. Henri s'efforçait de prendre une mine fâchée. Afin de le dérider, le petit berger le regarda de côté, de son air de bonne humeur :

« Comprenez, M'sieur Henri, un Vendéen de moins, c'est bien trois patauds de plus. Vous fallait votre compte de mousquets ; comme ça, votre compte y est. Je me pose pas pour si fort que Lucteau, m'sieur Henri, mais j'aurai pas le *tourgis* ; je suis trop content pour ça. »

M. Henri haussa l'épaule très légèrement et prit la tête de la colonne, ne trouvant rien à répondre.

III

Au sortir du bois de Vrines, la troupe s'arrêta, hésitante. Le coteau, dévalant brusquement, découvrait la rivière, le petit pont du Thouet, puis la ville de Thouars, toute grise dans l'anrore. Déjà c'était partout un ravage d'artillerie. Les cavaliers de M. de Bonchamps, ayant traversé le gué, sabraient les Marseillais. Stofflet et Cathelineau assaillaient furieusement la porte de Saumur. M. de Donissan et M. de Marigny ébréchaient la muraille à pleins crachements de couleuvrines.

Mais parmi les gars de M. Henri, beaucoup n'avaient pas vu le feu ; quelques-uns revenaient de la défaite, le reste ne s'était battu que dans le Bocage. Ils s'égaillèrent vite dans les hautes broussailles et épaulèrent, couchés derrière les touffes de genêts. A chaque coup isolé qui, hors de toute portée, partait vers les retranchements, M. Henri frémissait, trépidait, se mangeait le sang. Il rallia ses gens.

« Vous êtes de braves gars, leur dit-il, et cependant vous ne faites rien de bon. Les autres ont donné de toute leur ardeur, c'est notre tour. Voyez-vous ce mouvement des assiégés ? Leur courage faiblit, ils sont prêts de lâcher pied. Vite, au pont, mes amis ! Pour Dieu et pour le roi, à l'assaut !

M. Henri agita vers le ciel son feutre à grand panache. Tous les gars le regardèrent, mais aucun ne bougea.

Il en pâlit de douleur.

« Mes amis, reprit-il, si vous ne me suivez pas, je ne marcherai plus jamais à votre tête. Dois-je arriver le dernier et tout seul dans la ville ? Que pensera-t-on d'un chef qu'abandonne ses soldats ? Pourquoi me couvrez-vous de cet opprobre ? »

Les gars ne le regardèrent plus, mais aucun ne bougea.

Alors M. Henri s'élança vers le pont du Thouet. Sa grande ceinture blanche et les longues basques de son habit claquèrent dans la brise. Autour de lui la mitraille fit rage. Il marchait tête haute sans se retourner, pour ne paraître point douter qu'on ne le suivit. On ne le suivait pas. Il le sentait indéfinissablement au silence morne, au vide immense derrière lui. Devant lui, il ne fixait plus rien, le regard noyé de désespoir. Un grand froid lui saisissait le cœur, et pour la première fois il désespéra de lui-même, de son geste, de sa voix, de l'inspiration de son âme chevaleresque. Il eut dans les cheveux, sur la peau, le frisson d'une peur, non celle de ces balles qu'il n'entendait même pas, mais la peur de cette solitude et de cette désertion.

Ralentissant le pas, offrant sa jeune poitrine aux visées de l'ennemi, étouffant de cette angoisse d'abandon, il atteignit le pont, quand, près de lui, tout près, une voix guillerette lui fit reprendre vie dans un sursaut de surprise :

« M'sieur Henri, allez donc pas si vite, j'ai pas les jambes aussi longues que vous ! »

Et, se retournant à demi, à la chevelure de chanvre, aux yeux de fleur de lin, M. Henri reconnut le berger aux pieds nus dont on ne savait pas le nom.

« Faut pas vous fâcher, m'sieur Henri : de ce coup-là, je prends la place de personne ! »

Sifflante, une grêle de plomb passa sur les deux têtes.

« Sauve-toi, mon enfant ! cria M. Henri ; tu vois bien que, par ici, il n'y a plus qu'à mourir. »

Et le petiot dit gaiement :

« Je peux en être, m'sieur Henri ; s'il y a plus qu'à mourir, c'est pas ben difficile. »

Alors, sans souffler mot, M. Henri lui prit la main,

comme un grand frère. Et tous deux se jetèrent sur le retranchement des bleus.

Là-haut, le cœur mordu de honte, tous les gars s'ébranlèrent.

Charles FOLEY.

L'oiseau jardinier

Le nid de l'oiseau, quelque admirable qu'en soit l'architecture, relève de la nécessité : La chaleur qu'exige l'incubation des œufs, la sécurité des petits qui en naîtront en ont déterminé la forme et les matériaux. L'homme qui rapporte tout à lui s'émerveille davantage, lorsqu'il retrouve dans l'animal quelque une des facultés supérieures dont il croyait avoir l'exclusif privilège. Parmi ces facultés, le sens esthétique, le goût du beau en soi est sans doute celle dont il est à juste titre le plus fier. Cependant elle se révèle déjà à un degré remarquable dans certains oiseaux australiens qui, indépendamment du nid réel destiné à l'éducation des jeunes, construisent des demeures de plaisance, qu'ils décorent à leur fantaisie. Avec de petites branches souples fixées en terre et réunies à leur extrémité en forme de toits, le philonorhynque et les chlamydodères — tels sont les noms scientifiques des oiseaux constructeurs de berceaux — bâtissent de véritables huttes munies d'un plancher, dont les entrées sont ornées de coquillages variés, de baies colorées et d'objets brillants, les parois embellies de plumes éclatantes.

L'*Amblyornis inornata*, l'oiseau-jardinier des monts Arfak, au nord de la Nouvelle-Guinée, est un artiste plus raffiné encore. Au milieu d'une aire parfaitement aplatie, il choisit un jeune arbuste bien droit dont il consolide et matelasse la base d'un revêtement de mousse. Ce sera la colonne centrale de l'édifice. Le toit en est constitué par un chaume épais fait des tiges d'une orchidée épiphyte, se gardant longtemps fraîches qui, attachées par l'architecte au sommet du pilastre retombent obliquement à terre en rayonnant très régulièrement autour de l'axe, de façon à former une miniature de cabane en cône régulier, d'un mètre environ de diamètre sur cinquante centimètres de hauteur au sommet. Devant la porte de la hutte, l'oiseau, qui est de la taille d'une grive, a créé de toutes pièces une pelouse circulaire de mousses moelleuses apportées par lui et soigneusement nettoyyées de toute herbe sèche, de toute pierre et de tout objet qui en gênerait l'harmonie. Sur ce gracieux tapis vert sont disposés des fleurs et des fruits de couleurs vives, fleurs roses de vaccinium, fruits violets du garcinia, ou ceux du gardénia qui, en s'ouvrant, montrent le safran vif de leur pulpe, et aussi des insectes aux élytres métalliques, des champignons enluminés.

L'élégant jardinet mesure à peu près deux mètres de superficie. Il est entretenu avec le plus grand soin et les motifs décoratifs sont renouvelés dès qu'ils se fanent. Or à quel besoin immédiat, sinon à une instinctive soif de beauté, correspondent ces constructions et ces jardins ? Ils sont des lieux de rendez-vous, les pièges élégants dont le luxe séduira les femelles.

Car les constructeurs de berceaux, quoique très proches parents des paradisiers aux féériques costumes, sont des oiseaux d'une mise sombre et très simple. La coquetterie intime de la famille se révèle à peine par quelque joli détail de plumage.

L'*Amblyornis* a passé longtemps pour un oiseau uniformément brun obscur et, dans ces toutes dernières années seulement on a découvert le mâle adulte en habit de no-

ces, qui porte sur la tête un long cimier érectile de plumes orangées. Beccari, qui le premier a décrit le collage de l'oiseau-jardinier, observe que les paradisiers au plumage éclatant ne construisent pas de berceaux, et que l'art semble être le privilège de leurs modestes cousins ; comme si ces derniers, pour plaire à leurs femelles, avaient dû réaliser par leur génie un peu de cette beauté dont la nature, si prodigue envers les premiers, les avait eux-mêmes privés, en édifiant ces berceaux et ces jardins, revanche de l'esprit sur la matière et triomphe de l'amour.

VARIÉTÉS

— Budapest possède une cinquantaine d'églises ; le culte y est célébré en 12 langues différentes. On compte à Paris 120 églises et chapelles catholiques, 44 temples protestants, 4 synagogues, 18 églises de cultes divers en langues étrangères.

— La tombe la plus coûteuse au monde est celle de Mahomet. Les diamants et les rubis qui la décorent sont évalués à cinquante millions.

BOUTADES

Un passant est poursuivi par un gamin déguenillé qui répète à chaque pas :

— Un sou, monsieur, un sou : je n'ai pas diné.

— Moi non plus, je n'ai pas diné, répond le passant pour se débarrasser du petit importun.

— Alors, dit l'enfant, mettez deux sous... nous dînerons ensemble.

Au restaurant.

Un dîneur constate non sans quelque répulsion que le garçon qui le sert a la figure couverte de boutons.

— Vous avez de l'eczéma?... lui demande-t-il.

— Non, monsieur, lui répond tranquillement le garçon, il ne vous en reste plus !...

A l'hôpital.

Le médecin, s'adressant à un alcoolique :

— Et surtout n'oubliez pas que quand vous serez guéri, il faudra vous abstenir de liqueurs fortes.

— Alors, docteur, à quoi sert que je guérisse ?

Crétinot fils a une écorchure au front. Son père lui demande.

— Qu'est-ce tu as là ?

— Papa, j'ai rien.

— Mais si...

— Je me suis mordu le front.

— Imbécile ! C'est impossible.

— Tiens ! J'étais monté sur une chaise !

M. X..., qui est chauve comme un œuf, est en visite. Il s'étend béatement sur un canapé, la tête appuyée contre le dossier. Et comme la maîtresse de la maison semble craindre pour son précieux meuble :

— Ne craignez rien..., je ne mets jamais... de cheveux...

Un paysan dont le fils est étudiant reçut, dernièrement, une lettre de lui accompagnée de sa photographie.

Dans la lettre le fils demandait à son père de lui envoyer de l'argent, « car, disait-il, en ce moment, je suis dans une profonde pauvreté. »

Le paysan prit sa meilleure plume et répondit aussitôt :

— Mon garçon, j'ons reçu ta lettre et ta fotografie. Garne-ment ! à qui que tu voudrais faire croire que t'es pauvre, puis-qu'on voit ben que tu habitons entouré de vases de fleurs, d'estatués et de colonnes de marbres.